

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 19

Artikel: Echos de caserne
Autor: E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Echos de caserne.

De tout temps la vie militaire, rude et fatigante, a senti le besoin de retremper le moral du soldat dans quelque chose de plus divertissant que la théorie du bouton de guêtre ou de la charge en plus ou moins de mouvements. Mais ce réconfort spirituel a été cherché de côtés bien divers, parfois même opposés.

L'armée en campagne excite son courage par des chants patriotiques ; les musiques militaires soutiennent le soldat dans les circonstances difficiles. On a vu des troupes marcher au combat en chantant des cantiques.

En temps de paix, la fibre patriotique est touchée moins facilement. Il n'est pas si nécessaire d'exciter les hommes à affronter des dangers, que de les empêcher de se laisser aller à la fatigue de la manœuvre et à l'ennui de la cire à giberne et du tripoli réglementaires. Là, comme ailleurs, la musique aura son œuvre bienfaisante à accomplir ; la moindre fanfare met la gaieté dans une troupe éreintée.

Un élément qui tend à s'effacer devant le sérieux des circonstances actuelles, c'est la plaisanterie de l'officier ou de l'instructeur, quelquefois un peu grosse, presque toujours bonne et qui mettait la bonne humeur dans les rangs, après les journées les plus fatigantes.

Qui ne se souvient d'un instructeur bien connu, qui adressait à sa troupe des allocutions comme celles-ci : « Le sixième jour, le bon Dieu créa l'Allemand — et le septième il se repentit. » Ce n'était peut-être pas très orthodoxe, mais le mot faisait la joie de la cantine pendant toute une soirée, et le but était rempli.

L'officier farceur disparaît. Peut-être, au fond, n'est-ce pas un mal. Cependant la légende en subsistera longtemps encore. Les vieux racontent aux recrues ces histoires d'un temps qui s'en va. On leur dit comment l'instructeur dont nous parlions tournait en ridicule ceux qui ont la manie de se mettre en avant pour se distinguer de leurs camarades. Il procédait ainsi :

— Voyons, vous autres, y a-t-il dans cette compagnie des hommes qui sachent l'allemand et l'anglais, mais là, bien ?

Aussitôt deux hommes se précipitent hors du rang.

— Moi, capitaine, moi !

— Eh bien, allez me chercher ces chevalets qui sont là-bas, au bout de la place.

Depuis quelques années, ces choses ne se font plus guère. Et cependant il faut qu'on ait une histoire à raconter le soir, à la cantine, en attendant la retraite. L'extension donnée à la théorie dans l'instruction y a pourvu. On ne colporte plus des mots d'officiers, mais on raconte des réponses de recrues. Il n'est point nécessaire d'en inventer. Chaque jour suffit à sa peine, chaque leçon apporte son contingent.

C'est à la nomenclature du Vetterli qu'on doit la découverte de l'appareil de *persécution*.

La distinction réglementaire des trois services a donné naissance à la belle classification que voici :

— Combien y a-t-il de services ?

— Trois, notre lieutenant.

— Bien. Quels sont-ils ?

— Le service militaire, le service divin et le service de garde.

Et l'écurie, et la théorie du train, quelles bonnes bêtises n'ont-elles pas fait dire !

— Quel est le premier devoir du soldat du train en entrant à l'écurie ?

— S'assurer que ses chevaux ne sont pas malades.

— Et à quoi voyez-vous qu'un cheval est malade ?

— C'est qu'il devient pâle, mon brigadier.

La malignité des camarades donne parfois lieu à des définitions insensées :

— A quoi reconnaissez-vous un major ?

— Aux bottes, répond un malheureux Valaisan. Inutile de dire que c'est un Genevois qui lui a soufflé cette réponse pleine d'allusions.

Souvent aussi la recrue, peut-être même à son insu, prend sa revanche :

— Quel est le devoir du soldat qui se trouve dans un café, au moment où entre un officier ?

— Se lever et prendre la position militaire.

— Et si l'officier lui offre un verre de vin ?

— Ça n'arrive pas, mon lieutenant.

Et c'est ainsi qu'on oublie les fatigues d'un service qui devient d'année en année plus pénible.

Le jour où tous nos soldats seraient assez intelligents pour répondre correctement aux questions qu'on leur pose, le service perdrait la moitié de son

charme. Les bêtises, on en vit. C'est un élément de l'harmonie générale, aussi bien que l'ombre dans un tableau où que l'opposition dans une assemblée parlementaire. E.

Nous recommandons vivement à nos lectrices un livre charmant de M^{me} Alphonse Daudet, qui vient de paraître sous le titre : *Impressions de nature et d'art*. Il est divisé en trois parties : *L'Enfance d'une Parisienne*, suite de petits tableaux exquis dans lesquels défilent les souvenirs d'une femme poète qui est née et a vécu en plein Paris moderne. *Notes et impressions*, s'adressant surtout aux artistes, et exprimées tantôt en vers, tantôt en prose. La troisième partie se compose d'études sur la littérature contemporaine. Enfin, le meilleur éloge que nous puissions faire de l'ouvrage de M^{me} Daudet, c'est d'en détacher la page suivante, qui, nous en sommes persuadés, donnera le désir de le lire en entier :

Mes poupées. — Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée beaucoup trop grande, qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujous, les bras étendus et ses yeux si vivants tournés contre le mur. De temps en temps, je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler, ni à jouer avec elle.

Après j'en eus beaucoup d'autres, des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs ! La poupée lavée, déteinte, et mes doigts rouges de ses fraîches couleurs ! On me consolait alors ; « En séchant, cela reviendra. » Et dix fois par jour, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide son regard résigné. Une tache blanche, qui ressemblait à une larme mal essuyée, la défigurait d'un côté ; j'avais le cœur gros pour longtemps. A traîner sur les tapis, à tomber des tables, à dormir sous les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer ; les yeux bleus se fendaient, la bouche perdait son joli sourire, les bras leur geste arrondi ; mais si quelque jour de fête m'apportait une poupée nouvelle, l'autre, avec sa tête recollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite. Cette préférence ressemblait à un attendrissement, comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvel accident. D'ailleurs, je n'avais pas encore de coquetterie, seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, car mon plus grand bonheur était de coucher mon poupon dans sa bercette d'osier, au risque de chiffonner les bonnets de dentelle avec tous leurs rubans.

Un soir, je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitres d'un passage. Il fallut entrer et choisir, à la lueur du gaz qu'on allumait, une de ces mignonnes poupées qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites comme les miennes, un tablier de batiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et bien raisonnable. Ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'écaïlle ; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de pouf. Mais elle avait bien l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour celle-là, j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb comme dans une alcove drapée de grands rideaux. J'essayais de tailler ; dans la

belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais, à force de maladresse, à ne plus trouver qu'un petit cercle pour recouvrir un chapeau rond. Sans me décourager, j'essayais de coudre. Peu à peu, j'appris à rester tranquille, je sentis le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfermant la minute qui passe dans la piqûre des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devenais toute rouge, je perdais mon dé, mes ciseaux ; le peloton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat.

Alors il fallait ouvrir la table à ouvrage et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à trier un cent d'épingles sans se piquer, et à démêler toute seule un écheveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint par ma poupée. Aussi je la vois tout à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

Lettre sans o.

Dès demain, cher ami, je vais chercher une retraite chez les capucins. J'ai malheureusement perdu au jeu l'argent que ma mère m'a remis afin d'acquitter des dettes criardes. Elle est furieuse, et je m'en désespère jusqu'à m'arracher les cheveux. J'ai déjà parlé au père gardien du Marais, qui m'a dit de revenir dans la huitaine. Tu riras, quand tu me verras une belle barbe et les épaules chargées d'une besace. Je sais que je figurerai mal avec un habit de bure, des sandales et les jambes nues. Mais je suis dans la nécessité malheureuse d'expier mes fredaines. Il faudra vivre sans argent, sans chemise, jeûner, prier et se discipliner. Cette vie est dure. Je sens que l'état auquel je me livre a ses désagréments ; mais je ne suis pas maître d'agir d'une autre manière. Ma pénitence ne sera qu'une suite nécessaire de l'état affreux qui m'accable. J'ai été dupé, ainsi qu'un blanc-bec sans expérience, par des femmes intrigantes. Cette avarice m'affablait d'une livrée grise. Ne crains pas que j'aie humblement fait la quête, c'est un métier auquel je n'entends rien, et qui est humiliant ; j'aspirerai à devenir père, et je parviendrai aux dignités supérieures. Un gardien a des privilèges. J'irai dans les campagnes prêcher, dire la messe, éteindre le feu et aider les curés dans leur desserte : cela vaut quelque petite aubaine. Ma vie sera plus utile à la patrie que celle de la plupart des Bernardins et des Célestins de ce siècle. Je sens, à la vérité, une peine extrême à quitter la jeune Babet. Elle est si gentille, sage, entendue ; elle aura du bien, et j'ai désiré m'unir à elle par le mariage ; sa tante m'en a flatté ; mais il n'y faut plus penser. Cependant le sacrifice est rude. Une charmante maîtresse et une femme estimable valent mieux qu'un capuce de laine et un cilice ; ces idées me tuent, quand je pense qu'une cellule est le seul asile qui me reste, et qu'il faut dire un éternel adieu aux plaisirs du siècle. Ma mère, irritée, me prépare une chambre chez les Lazaristes, mais je préfère à ce supplice celui de me précipiter dans la rivière.